

mon amour imaginaire  
ma colombe jaillie des puits de mines  
je passe les yeux clos  
le temps du rêve  
à regarder voler  
sous tes ailes et les mains tendues de mes frères  
la voix des sirènes de l'utopie

Nos fronts à ton ventre collés  
sont lèvres à la fontaine de sable  
ô douceur émaciée  
à vivre et à tordre  
conformément à l'ordre des jours  
seul  
planté au milieu du surgelé silence  
à s'écouter battre la vie dans les oreilles  
à se taper  
sur les oreilles  
à se vouloir rendre sourd  
à vouloir n'écouter plus que le parler mélusique  
des prairies et des nuages  
que ta voix  
ma palombe envolée du nœud des cheminées  
que les marques indélébiles  
de l'assassin casqué sur ton cou  
avec le sang qu'on te jette  
et planant comme édredon d'or  
sur l'ici  
et sur ton chant de l'Ailleurs

Ce jour là, le réveil sonna avec un bruit de mitraille. Tout de suite, j'ai su que quelque chose n'allait pas... qu'il était trop tard. J'ai couru à ma fenêtre me mettre la tête en bas.

il pleuvait  
par intermittence  
du sel et du sang  
des chiens étincelants traversaient l'espace

vue des toits la ville était un bateau fou et le roulis broyait dans  
la cale les évidences de la journée

j'ai su alors  
en ouvrant la radio  
la fin de Salvador Allende  
et je me suis raccroché à la tenture du dégoût

les poèmes

c'est comme de l'eau sur l'incendie de nos têtes

ou

tout peut arriver

c'est le feu lui-même

ou

un saut par dessus le mur de nos gestes

ou

un vieux demain lu dans les pierres

hélas

voilà que nos cervelles volages sont une Babel morcelée

voilà que nous creusons nos tombes avec les tables

vermoulues de la loi

j'aurais voulu

vous lire la feuille verte qui m'est restée collée à l'intérieur du

crâne

mais

deux fois hélas

tout peut sortir de nos étreintes hivernales avec le béton

tout

trois fois hélas

même notre monument funéraire

quand la forêt perdra patience

Quand la couleur s'éveillera  
Quand elle jaillira comme flèche azurée  
Quand elle ravivra nos cervelles étoilées  
Le beau feu de la Saint Jean que cela fera  
Quand fleurirons un à un  
Les boutons printaniers  
Et les espoirs de jonquilles  
Quand se réveillera ce qui reste de moi  
Quand je ferai sonner le carillon de mes os  
Le beau feu d'artifices que cela fera  
Quand je déciderai de vous couper les oreilles  
Ou pire encore  
De vous ouvrir au nombril le troisième œil  
Quand nous ferons crouler sur votre dos de lisse et de marbre  
Vingt siècles opprimés de colère  
Que nous vous mettrons le nez sur l'évidence de la mort

La belle  
La belle  
La belle fête que cela sera

La chasse aux rats

l'été ouvre ses portes de verre sale  
les toits ont la tête lourde de vin  
terrasses de gravier fleuries d'espace  
tout se résume à ce câble téléphonique  
trait tiré sur les choses  
horoscope débousolé  
la ronde des moustiques  
veuvage  
écoute seulement bruire le vent aux ailes d'asphodèle  
mouille l'ancre  
marche l'amble  
nous ne sommes  
nous n'avons jamais été  
qu'une poignée  
qu'un poing serré à se rompre  
mangé à présent de gangrène  
  
combien de temps tiendrons - nous ainsi à bout de bras la vie?

Nous sommes nés en des jours impossibles  
des temps inéluctables  
nous parlons de la paix  
comme d'un souvenir improbable  
comme d'un caillou perdu  
comme d'une toile d'araignée au fond de nos mémoires  
notre révolte a cassé ses amarres  
elle est bouchon sur les vagues  
nous étions pourtant les seigneurs du grand cri  
les perles ineffables de la rue  
les ivrognes dansant sur les barricades  
nous étions  
de suie et d'or  
de soleil et de vent  
nous étions  
baiser  
nous étions  
orage  
mais nous vivons des temps inéluctables  
et nous voici chuchotements  
nous voici chevrotants  
cherchant la fleur sous la glace  
frileux  
et presque aveugles  
et nus  
et figés sur les places  
nous voici  
silence  
nous voici

attente  
et peur  
vieux  
écrasés  
inadmissibles  
avec au creux des paumes pourtant quelque chose qui reverdit  
quelque chose qui nous réchauffe l'âme  
quelque chose qui couve sous la cendre  
qui réveillera la révolte  
qui nous fera nous lever  
secouer la poussière  
  
crier enfin  
  
et  
à tâtons  
nous remettre en marche

tout nous reste à faire et nous sommes là  
le cul par terre à regarder passer les étoiles  
à laisser le sable filer sous nos voiles  
à habiller l'espace-temps de poussière et de vent

ne sommes nous pas  
mon frère  
inutiles et décevants  
raplaplas  
comme une paëlla ?

lointaine s'est faite aujourd'hui la voix des oiseaux  
nous sommes là  
cent  
mille  
dix mille et plus  
l'oreille tendue  
le cœur attentif dans sa gangue durcie  
à guetter la fin de l'ère de cendres  
à percevoir de loin le son douté des rires à venir  
les yeux filtrant hors de nos boîtes entrouvertes  
toute patience de nos espoirs projetés vers l'imperceptible  
égrenant le tic-tac obsédant de la bombe à retardement  
que sera  
notre sourire  
dans au moins  
cent mille ans